



Mutations urbaines au Xinjiang

"Sinisation" de l'espace urbain au Xinjiang
par Jean-Paul Loubes le 20 mars 2013

Les stratégies urbaines mises en œuvre au Xinjiang consistent à substituer un espace chinois aux cultures locales de l'espace. Les composantes de cette stratégie s'articulent autour de ce que nous avons nommé la régularité chinoise : mise en œuvre des tracés nouveaux dans les centres anciens et leur extension, redimensionnement des voies, création des places centrales avec leurs attributs communs à toutes les villes chinoises, modèles architecturaux et urbains nouveaux, redéfinition du rôle des centres anciens et de leurs habitants dans les villes oasis. La présentation s'appuie sur les villes de Kashgar, Khotan, Turfan et Urumqi. Etude de l'architecte et anthropologue Jean-Paul Loubes, rééditée pour le blog de Sinapolis, initialement parue dans Espaces chinois urbains et culturels (sous la direction de C-N Douady), revue EurOrient n° 33-34 – Année 2011, éditions l'Harmattan Paris mai 2011, p. 163-178.

Le *modèle chinois* dans son efficacité et son pouvoir de transformation de l'espace urbain opère depuis une vingtaine d'années au Xinjiang notamment.

Outil d'organisation de l'espace, il participe de la sinisation des villes-oasis des Routes de la soie Nord et Sud, de peuplement Ouïgour et de confession musulmane. Cette réorganisation de l'espace périphérique est un mouvement engagé historiquement de longue date sur les cités aux marches de la Chine, comme en Mongolie Intérieure (Hohhot¹) ou dans les cités duales du Xinjiang².

Le développement économique que la Chine connaît depuis une vingtaine d'années lui confère maintenant une rapidité et une ampleur exceptionnelles. Les moyens mis en œuvre par les aménageurs pour inscrire les attributs de l'espace chinois sur ces territoires agissent aux différents niveaux d'une stratégie urbaine. Les composantes de cette stratégie s'articulent autour de ce que nous avons nommé la régularité chinoise : mise en œuvre des tracés nouveaux dans les centres anciens et leur extension, redimensionnement des voies, création des places centrales avec leurs attributs communs à toutes les villes chinoises, modèles architecturaux et urbains nouveaux. Cette régularité urbaine se substitue à l'irrégularité qui caractérisait les agglomérations de peuplement ancien, notamment Ouïgour, dans les cités oasis.

En complément de ce renouvellement du tracé et de la forme de la ville, la redéfinition du rôle des centres anciens, est un second élément important. La Chine n'en a pas l'exclusivité et, comme dans beaucoup de villes historiques européennes, l'instrumentalisation des habitants à des fins touristiques modifie radicalement l'activité, l'occupation, l'aspect de ces centres. Enfin - plus caractéristique des cultures asiatiques et spécialement chinoises - l'occupation de l'espace visuel et sonore des villes oasis par les formes diverses de la culture des Han crée un environnement urbain différent, antinomique de celui qu'affectionnaient les Ouïgours. L'analyse qui suit s'appuie sur les villes de Kashgar, Yarkand, Khotan, Turfan et Urumqi visitées et étudiées depuis 1990.

Les transformations urbaines au Xinjiang

Les stratégies mises en œuvre pour transformer les villes Ouïgoures du Xinjiang sont radicales. On sait que l'espace urbain et architectural est l'une des productions les plus complètes de cultures humaines³ dans la mesure où, en elles, se cristallisent les modes de vies, les représentations du monde, les rapports de civilité selon lesquels les sociétés se constituent, se stabilisent, perdurent. Le changement, l'altération ou la transformation d'un tel espace agissent au cœur même d'une culture et provoquent en retour des adaptations, des contournements ou des rejets de la part des habitants. Au nombre de plus de 8 millions au Xinjiang, les Ouïgours représentent une population comparable en nombre à celle de la Suède, ou encore deux fois la population de la Norvège, ou du Tibet. Devenue récemment minorité dans la plupart des villes du Xinjiang, elle était majoritaire dans la province en 1950. Les Han y représentaient alors moins de 10 % de la population. Dans les années quatre-vingt, une colonisation intérieure par accélération du

peuplement chinois portait cette proportion à 45 % (chiffre pour 1988). Aujourd'hui la progression se poursuit par émigrations de populations chinoises pauvres et approche les 50 %. A Urumqi, 80 % de la population est maintenant Han⁴.

Le Xinjiang, la plus grande région autonome de Chine couvre 1/6e de la superficie du pays. Les Routes de la soie contournent l'un des grands déserts, le Taklamakan, par le Nord et par le Sud, en reliant entre elles des villes-oasis distantes autrefois de dix ou douze jours de caravane. Autant de villes étapes qui permettaient de proche en proche le franchissement des immensités. La distance entre ces villes leur conférait une autonomie permettant à des populations différentes de s'y installer et d'y développer des valeurs originales : Ouïgours, Tibétains, Kirghiz, Kazakhs, Russes, Ouzbeks. Simultanément, leur statut d'étapes sur les Routes de la soie les mettaient en relation les unes entre elles, et au delà avec les mondes chinois, iraniens, centrasiatique et l'occident. Le nombre des religions qui ont ainsi été apportées dans ces cités-oasis est impressionnant : Bouddhisme, Christianisme nestorien, Manichéisme, Islam... De cette situation complexe sont nées des cultures originales qui ont passionnés les voyageurs, explorateurs et missionnaires.

Le « modèle chinois » comme stratégie

La ville chinoise se constitue traditionnellement depuis la période antique des Zhou (XIIe - VIIe siècle av.JC), selon un modèle dit « du Nord de la Chine »⁵. Ce dernier, fondé sur la “ régularité urbaine ”, a perduré à travers les siècles (Xi'an des Han et des T'ang, Pékin des Yuan, des Ming et des Qing) et s'est exporté en Asie (Japon, Birmanie, Corée). Ses fondements, on le sait, plongent leur racines jusque dans la cosmologie antique⁶. Rappelons les principes de bases qui caractérisent ce modèle : emboîtement des carrés, ville murée sur plan carré ou rectangulaire, ville quadrillée en damier et disposée sur axe Nord Sud, symétrie des dispositions par rapport à cet axe, positionnement des palais des souverains ou des empereurs sur cet axe. L'espace public s'y déploie le long d'avenues rectilignes, et non sur des vides urbains circonscrits par le bâti comme les places et squares dans la ville occidentale (qui n'apparaissent en Chine que très récemment). Les plans de Pékin, de Xi'an, sont des illustrations de ces principes de régularité urbaine. Ce modèle est l'idéal de la ville chinoise et unifie la culture urbaine sur toute l'immensité du pays et sur la longue durée. Porteur des valeurs chinoises, il a vocation à s'étendre à tout le territoire humanisé. Ce modèle est quasi exclusif compte tenu de la faible propension de la culture chinoise à se métisser ainsi que nous l'a montré Marcel Granet. Elle se substitue sans mélange à la culture qu'elle rencontre (Mongolie, Tibet, Xinjiang). C'est l'histoire chinoise qui nous apprend cela. La Chine du XXIe siècle naissant n'a fait que continuer ce processus avec des moyens que Marcel Granet, décrivant l'« efficacité » et « l'efficience » chinoise, n'aurait sans doute pu imaginer.

La transformation radicale de l'espace urbain va concerner les deux niveaux qui dessinent la forme de la ville :

- le niveau urbain : les tracés des voies, les gabarits des vides et des pleins c'est-à-dire la forme et la taille des îlots, la forme de l'espace public, des avenues et des places.

- le niveau architectural : les modèles répétitifs d'architectures chinoises contemporaines, à la fonctionnalité habillée par le design moderne, se substituent à l'architecture Ouïgoure dont les qualités tant climatiques, urbaines, constructives et esthétiques avaient été élaborées sur la très longue durée et atteignaient des performances remarquables dans cette région désertique qui est parmi les points les plus chauds de la planète.

Les transformations urbaines : le cas de Turfan⁷

Dans leurs relations de voyage, les voyageurs européens, russes, japonais distinguent traditionnellement deux formations urbaines à distances l'une de l'autre, la "ville turque" et "la ville chinoise". Un plan de Turfan des années soixante-dix montre que l'on pouvait encore les distinguer nettement à ce moment là. La ville "turque" (ici ville Ouïgoure) s'est installée au dessus de la cote d'émergence des karez, ces conduits collecteurs de l'eau des nappes souterraines (Qanats en Iran), (Fig 1).

Fig. 1 : Turfan , implantation des deux villes ouïghoure (à l'ouest) et "chinoise" (à l'ouest), et contraste des maillages ancien et nouveau

On peut suivre le processus d'aménagement tel qu'il est mis en oeuvre à partir des années soixante dix. Dans un premier temps, la mise en place de tracés réguliers va avoir pour rôle de relier les agglomérations "chinoises" et "turques" qui étaient distinctes avant 1950 (Fig 2). Ce maillage fournit les bases de l'extension de la ville moderne actuelle sur les terrains autrefois agricoles.

Fig. 2 : Turfan , implantation des deux villes ouïghoure (à l'ouest) et "chinoise" (à l'est), et contraste des maillages ancien et nouveau

Dans un deuxième temps, et par prolongation des tracés sur les parties anciennement urbanisées de la ville turque, on va remodeler celles-ci par un nouveau découpage, régulier, qui va se substituer à l'irrégularité qui existait alors (Fig 3). Progressivement le nouveau réseau de voies va disqualifier l'ancien. Il va notamment capter tout le flux automobile, devenu très important après les années quatre-vingt. Quand on sait l'importance de

l'animation des rues, l'activité du commerce libre qui s'est développé très rapidement après 1985, et sa relation avec l'automobile utilitaire, on comprend que toutes les activités de vente, de réparation, de restauration se soient reportées sur les nouvelles voies. Les percées dans des quartiers de maisons de terre crue vont inaugurer de nouveaux gabarits de voies, propageant "l'espace chinois", vastes avenues rectilignes si possible et larges bas-côtés. Ces percées visent à découper des îlots réguliers dans l'ancienne agglomération. Ces pénétrations de la ville ancienne se sont étalées dans le temps, des années 1970 à 1990. Procédant par lente progression, elles pouvaient apparaître comme ne visant pas les maisons elles-mêmes, si ce n'est pour rectifier des alignements, et améliorer la circulation. Un tracé urbain s'articulait avec une architecture locale qui pour l'essentiel semblait respectée.

Fig. 3 : Turfan, la trame viaire en cours de développement

Le troisième temps consiste à rénover un par un les nouveaux îlots ainsi délimités et à substituer les nouveaux immeubles collectifs chinois aux maisons Ouïgoures construites en terre crue. La fig. 4 schématise l'ensemble de ce processus de sinisation de l'espace. Il vaut pour d'autres cas de rencontre de l'espace chinois avec des cultures périphériques à l'Empire du Milieu (Tibet, Mongolie).

Fig. 4 : Le processus d'aménagement des années soixante-dix

L'ouverture de nouvelles voies rectilignes joue un rôle fondamental dans le remodelage de la forme urbaine. Il imprime la marque d'un espace public spécifiquement chinois : la large avenue droite bordée de larges trottoirs, encadrées par les nouveaux immeubles de grande hauteur. Les immeubles neufs vont ensuite border ces avenues et en marquer les limites, laissant entre eux quelques interstices, rues ou ruelles, pour accéder à l'intérieur des îlots encore occupés par l'architecture Ouïgoure. Le contraste est alors brutal lors du passage de la ville chinoise (l'avenue nouvelle) à la ville Ouïgoure (le cœur de l'îlot) (Fig. 5 à Kashgar). Les îlots résultant de ce découpage seront ensuite rénovés un par un par l'intérieur, parachevant le processus de transformation totale de la ville pour sa régularisation.

Fig. 5 : Kashgar. Création d'une place avec la colonne symbolique

Systématisation de la création d'une "place Tian'anmen" au centre même de chaque ville-oasis. C'est la plus "visible" de ces mesures. Cette place, toujours régulière (carrée ou rectangulaire), confère à la ville ainsi remodelée une centralité nouvelle autour des valeurs de la nation chinoises. Ces valeurs sont exprimées par la mise en place d'objets précis chargés de sens :

Colonne monumentale des "héros de la révolution". C'est le symbole de l'unité du peuple chinois. Les monuments visibles à Urumqi (Fig. 6) et dans les cités oasis des Routes de la soie Nord et Sud, comme Kashgar, Hotien, Turfan, ou Yarkand, sont des équivalent ou duplication de la "colonne des héros du peuple" qui marque le centre de la place Tian'anmen de Pékin.

Fig. 6 : Kashgar. Création d'une place avec la colonne symbolique

A Urumqi, capitale du Xinjiang, le siège du Comité du Parti Communiste de la Région Autonome donne sur la nouvelle place, ainsi que les hôtels internationaux. Elle occupe l'îlot formé par les avenues Jiang Kang, Dong Feng, Zhong Shan et North Heping. Le tissu urbain alentour est constitué par la Banque de Chine, Hua Xia Bank, Tian Shan Shopping Center. Cet emplacement est celui-là même qui était en 1990 le centre Ouïgour de la ville d'Urumqi. Les habitations de pisé avaient ici un ou deux étages et les rez-de-chaussée étaient occupés par les commerces traditionnels.

A Turfan, une telle place se développe de part et d'autre de l'axe Nord-Sud, au centre de ce qu'était la ville Ouïgoure en 1990. La place est dallée de marbre et de granit poli. Avec des précipitations de 16 mm d'eau par an, Turfan est le pôle de la chaleur de la Chine. C'est une entreprise audacieuse que de se livrer en plein midi à la traversée de cette plaque chauffée à blanc. Les bassins et jets d'eau, qui y maintiennent une eau venue des neiges du massif des Tian Shan, paraissent comme un défi à la rareté de l'eau dans le Taklamakan et à la disparition des glaciers des Tian Shan visible depuis Turfan. Des imitations de palmiers et de cactus en matière plastique composent des parterres publics de végétation évoquant l'Arizona.

A Kashgar, l'immense carré de marbre au centre duquel a été érigée la statue géante du président Mao (Fig. 7) présente le même caractère d'axialité de son organisation. Cet aménagement vient transformer la forme urbaine de Kashgar et disqualifier un autre espace qui était un emblème même de la culture ouïgoure: l'espace devant la célèbre mosquée Aitka. Autrefois cœur de la cité, avec ses artisans du cuir, son quartier des luthiers, ses bouquinistes aux étals de livres saints, ce cœur de la ville a été remodelé et le quartier entourant la mosquée détruit et reconstruit (Fig. 8). Les rues encombrées de marchands ont laissé la place à un espace hors d'échelle. La mosquée est maintenant un petit objet en bordure d'un espace immense remodelé par les nouveaux immeubles commerciaux. Le monument a perdu son sens dans la ville.

Fig. 7 : Kashgar, nouvelle place devant la mosquée Aitka

Fig. 8 : Kashgar, statue géante du Président Mao

L'écran numérique géant : dispositif répété, à la fois marqueur et propagateur des messages de la culture des Han. Sur les nouvelles places ainsi aménagées, il complète le remodelage de l'espace physique par la création d'un espace sonore et d'images (Fig. 9). Par ce moyen arrivent tous les soirs en place publique les messages de la modernité chinoise: publicité et films chinois, ou diffusion des épopées de la Longue marche. A Kashgar, Urumqi, Turfan, Hotien, le même dispositif est installé. Cette occupation sonore et visuelle de l'espace public ne laisse que peu de place à ce qu'était la culture urbaine du lieu.

Fig. 9 : Écran géant

Cerner la ville Ouïgoure, A Kashgar il n'était pas possible, aux yeux du planificateur chinois, de raser totalement la ville ancienne. Véritable métropole religieuse de l'islam sunnite, centre aussi de confréries soufies, la réaction prévisible aurait entraîné des actions désespérées de résistance dans la principale des villes ouïgoures. La nécessité de contenir cependant toute extension de la ville « indigène » se fait par l'ouverture d'une voie nouvelle au-delà de laquelle la ville chinoise peut se développer. C'est, à Kashgar, la nouvelle avenue Tuman, qui longe le rempart Nord, bloquant toute extension de la ville ouïgoure par un effet de muraille des nouveaux immeubles chinois qui la bordent (Fig. 10).

Fig. 10 : Kashgar, boulevard limitant la ville Ouïgoure

La reconversion des centres anciens. Depuis 2007, la ville ancienne (ville ouïgoure) n'est plus accessible librement aux étrangers. Ce n'est qu'après avoir acquitté un ticket d'entrée à l'un des quatre accès prévus à cet effet que l'on peut y pénétrer. Comme la ville n'est pas murée, de jeunes filles ouïgoures sont chargées de contrôler les passants étrangers pour s'assurer que le paiement a été effectué (Fig. 11). Le document distribué aux touristes présente ainsi ce qui est décrit comme une "attraction" : "*By visiting the Old Town you feel like you are in the middle age. You can enjoy the typical Uygur folk customs...handicrafts such as carpets making...You can visit a Uygur family in their characteristically constructed home and enjoy traditional Uygur food and culture. The colorful entertainment brings you lot of fun and gives you a feeling of the mystery of the old town*". Le ticket d'entrée reproduit quelques vers chantant les délices du Xinjiang et de Kashgar, empruntés au "fameux poète chinois Guo Xiaochuan".

Fig. 11 : Emploi des habitants de l'ancienne ville Ouïgoure pour la perception du droit de visite

Enfin, pour être un objet présentable au touriste étranger ou chinois, ce "village Ouïgour" est maintenu dans un état de propreté remarquable. Des femmes âgées ouïgoures sont employées à balayer les rues dans la journée (Fig. 12). Leurs vêtements sont la seule touche de couleur que les groupes de touristes chinois amusés et les amateurs de photo peuvent espérer, car toute activité si typique de la ville orientale a disparu (bazars, métiers artisanaux, quartiers des bouquinistes et livres religieux où tous les voyageurs aimaient aller).

Fig. 12 : Emploi des habitants de l'ancienne ville Ouïgoure pour l'entretien

Le recouvrement de l'Histoire

Falsification architecturale. Parallèlement à la transformation urbaine dont les cités du Xinjiang font l'objet, l'adaptation des sites historiques à la nouvelle ressource touristique a mobilisé les moyens des aménageurs. Ce phénomène mondial dépasse bien évidemment le cas de la Chine et il est, ici comme ailleurs, un corollaire du développement des sociétés urbaines en demande de récits. L'engouement des sociétés urbaines modernes pour « le Patrimoine » répond à cette demande⁸. Les deux exemples suivants accompagnent et complètent la restructuration de Turfan évoquée précédemment.

L'architecture religieuse ou civile des Ouïgours, celle qui est visible et constitue le patrimoine du Xinjiang actuel est une architecture liée à l'Islam. Les opérations d'aménagements des sites à des fins touristiques qui sont engagées sur les principaux ensembles prestigieux du Xinjiang consistent à superposer des pastiches architecturaux "chinois" aux témoins existant liés à l'Islam.

La mosquée d'Imin à Turfan et son minaret unique : un "nouveau récit". Cet ensemble architectural unique s'élevait parmi les champs de cotons à l'Est de l'oasis, à l'écart de l'agglomération (Fig. 13). Un exemple magistral de défiguration et de falsification est donné par la nouvelle construction édifiée près de la mosquée d'Imin. Un panneau à l'intention des touristes annonce "Ancient Prefectural Residence Turpan". L'édification de ce magnifique bâtiment neuf ne repose sur aucune bases archéologiques accréditant son existence en ce lieu. Par sa couleur, son architecture et le soin apporté à sa construction ce faux bâtiment rivalise maintenant avec la mosquée d'Imin, récemment restaurée (entendre ici : remise à neuf). Ainsi, l'un des plus prestigieux monuments d'architecture du Xinjiang voit sa magnifique insertion dans le site détruite par des aménagements survenus depuis 2003 : pièces d'eau "à la française" en plein désert, plantations exotiques dessinant

des jardins "urbains", statues de béton pour des reconstitutions historiques fantaisistes devant lesquelles les touristes pourront se faire photographier, linéaire commercial immense, glacis des aires de stationnement pour les autobus. Enfin, la mosquée est maintenant présentée sur un plateau circulaire réalisé avec force terrassement et remodelage total du site, mise en symétrie conformément à l'idéal de "l'espace chinois". Cette cacophonie emmenée par la fameuse Résidence Prefectorale et les nouveaux aménagements de la mosquée constitue un détournement de l'histoire du lieu qu'aucun visiteur n'est plus en mesure de démasquer. Ce lieu autrefois entièrement représentatif de la culture architecturale Ouïgoure, ne l'est plus désormais. Le prestigieux bâtiment est relégué au rang de l'une des composantes d'une scénographie fictive visant à gauchir, puis à rectifier l'histoire du lieu. Le bâtiment nouveau substitue un passé chinois fictif à la réalité ouïgoure du site déjà soustrait au culte depuis plusieurs années. On observe aux grottes de Kizil ainsi qu'à la nécropole d'Astana, un aménagement lourd des abords des sites d'importance majeure pour l'archéologie. Le recouvrement du site par des éléments étrangers (statues en béton) culmine dans ce qui était le célèbre et magnifique site des Grottes-temple Bézéklick. De même que l'islam avait recouvert les lieux sacrés du bouddhisme, "quelque chose" recouvre maintenant les témoins de la culture Ouïgoure si originale. Comment qualifier ce "quelque chose" ?

Fig. 13 Turfan, mosquée d'Imin

Le site du mazar de Toyuk (Fig.14). Ce village est situé à une trentaine de kilomètres de Turfan. Resté à l'écart des circuits touristiques jusqu'au début des années 2000, une route aménagée dans le désert rend maintenant ce site religieux exploitable par les opérateurs de tourisme. Le réaménagement récent de ce lieu saint musulman par les autorités chinoises est un autre exemple du recouvrement de l'histoire du lieu, par un récit de fiction.

Fig 14. Site du mazar de Toyuk

L'édition de publications à l'usage des visiteurs. Depuis quelques années de nombreux ouvrages, certains luxueux, valorisent l'archéologie bouddhiste du Turkestan. Ils vulgarisent les découvertes archéologiques des routes Nord et Sud, ainsi que les travaux et photographies des explorateurs qui, à la fin du XIXe siècle et au début du XXème, ont exhumé le passé bouddhiste de la région (Regel, Grünwedel, Le Coq, Otani, Tachibana, Koichiro, Pelliot, Stein, Sven Hedin, etc...) ⁹. Il faut remarquer ici que ces "chercheurs de trésors" n'ont en général prêté aucune attention aux témoignages de l'architecture islamique sous laquelle ils cherchaient alors les reliques bouddhistes ¹⁰. On peut mieux comprendre que leurs recherches soient maintenant devenues précieuses pour les Chinois. Les voyages de

Xuanzang, le célèbre moine bouddhiste qui, parti en Inde, en ramena les sutras qu'il traduisit, sont également réactualisés et les descriptions des lieux sont prises dans ses récits. Ces divers moyens contribuent au recouvrement de l'héritage islamique du Xinjiang par une réactualisation à des fins touristiques de son passé bouddhiste.

La récente décision du Gouvernement Chinois de faire de Kashgar la "Shenzhen de l'Ouest", conférant à la ville le statut de Zone Economique Spéciale va accélérer l'achèvement de la transformation de l'espace par les moyens que nous venons de décrire. Les restes des formes urbaines autochtones que constituaient les villes-oasis ne devraient pas résister aux nécessités de ce projet économique et commercial.. A Hotien, Yarkand, Turfan, une grande culture architecturale et urbaine est ainsi appelée à disparaître dans l'indifférence générale, et spécialement celle de la communauté des architectes d'un mutisme assourdissant face à la modernité chinoise.

Sources

- 1 - Piper Rae Gaubatz, *Beyond the Great Wall*, Standford University press, 1996.p 62.
- 2 -Jean-Paul Loubes, *Architecture et urbanisme de Turfan*, L'Harmattan, 1998.
- 3 -Amos Rapoport, *Anthropologie de la maison*, Dunod, 1961.
- 4 - Sur l'origine des Ouïgours et l'origine de l'ethnonyme, voir dans : *Cahiers du C.E.M.O.T.I N°25, 1998. Les Ouïgours au vingtième siècle*, les articles de Françoise Aubin, Dru C.Gladney, Michel Jan, Artoush Kumul.
- 5- Le Kaogongji (une partie du Rituel des Zhou) prescrit un mode de création des capitales sur la base de références cosmologiques mettant en oeuvre une géométrie régulière (axialité et carré idéal). Si toutes les villes ne respectent pas ces dispositions, se pliant notamment aux obstacles topographiques, ce mode de création a cependant eu valeur de modèle pour la fondation de capitales mais aussi de nouvelles implantation de villes.
- 6 - Paul Wheatley, *The Pivot of the Four Quarters*, Edinburgh University Press, 1971
- 7 -J-P Loubes, op cit.
- 8 - Françoise Choay, *Le patrimoine en question*, Seuil, 2009
- 9 - Citons : Shi Xiaoqi, « *Footprints of foreign Explorers on the Silk Road* », China Intercontinental Press, 2005.
- 10 - Peter Hopkirk, *Bouddhas et rôdeurs sur la route de la soie*, Arthaud, 1981.

A propos de l'auteur

Jean-Paul Loubes est architecte, anthropologue, chercheur au Laboratoire Architecture/Anthropologie (LAA) de l'Ecole d'Architecture de Paris-La Villette et enseignant à l'Ecole d'Architecture de Bordeaux. Il étudie la civilisation chinoise dans sa rencontre avec les cultures périphériques (Tibet, Mongolie) et, depuis 1987, a fait du Xinjiang un des terrains d'élaboration d'une anthropologie de l'espace. Descriptions et analyses des architectures chinoises rurales (*Maisons creusées du Fleuve Jaune*. Créaphis 1989, *Voyage dans la Chine des cavernes*, Flammarion, 2003) ou urbaines (*Etudes urbaines sur Xi'an*) menées en parallèle avec celles de l'architecture des Ouïgours (*Architecture et urbanisme de Turfan*, L'Harmattan, 1998). Ses

investigations actuelles portent les transformations urbaines en oeuvre actuellement au Xinjiang et en Mongolie intérieure.